Olivia-Jeanne Cohen

En plein vol

EXTRAIT

A mon Amour, MON FILS.

EXTRAIT

EXTRAIT

« /… / En littérature, la domination du roman est significative, car, de tous les arts (et je n'oublie pas la musique), le roman est le moins gouverné, celui où le domaine de la volonté se trouve le plus limité /… / Et l'essentiel n'est pas que l'artiste soit dominé, mais que depuis cinquante ans il choisisse de plus en plus ce qui le domine, qu'il ordonne en fonction de cela les moyens de son art » [1]

EXTRAIT

[1] A. Malraux, Préface à *Sanctuaire,* W. Faulkner (éd. Gallimard, 1949)

EXTRAIT

« La vie, c'est quelque chose d'acharné, de furieux /… / Quelque chose d'acharné et de désespéré »[2]

On ne voyait qu'elle.

Une silhouette au bord du précipice. Blanche, ou translucide. L'angle d'un visage. Les cheveux au vent. Ce visage. Et ce corps halé, qu'on devinait.

Jan, plus près, apercevra des yeux immenses, amandes d'un fond vert-forêt. Son visage anguleux, aux traits si fins, son visage rare et racé. Le corps souple et nerveux, d'une grâce innée.

A cet instant précis, elle ne semblait avoir conscience de rien.

Il demeura en retrait derrière les tribunes et les premiers gradins des spectateurs atterrés, à quelques mètres des services de police et des équipes médicales.

Il ne voyait qu'elle.

Jusqu'à cette fraction de seconde où elle leva les yeux, éperdus, vers le ciel puis inclina son visage qu'il surprit de face. Intensément.

---

[2] *La Chatte sur un toit brûlant*, T. Williams (éd. R. Laffont, trad. fr., 1958)

EXTRAIT

Un visage d'enfant apeuré.

Un tel appel sur ce visage comme si toute sa vie s'y lisait. La vie de ce visage d'enfant aux yeux qui voyaient tout, posés sur le monde et ses lames déferlantes.

Elle s'était engouffrée dans le cercle des équipes de secours, noyée, dissoute. Seuls, l'agitation, les sirènes, tous ces mouvements hirsutes engrenés dans poussière remplissaient le paysage.

Au moment où il esquissa une torsion pour se hisser de la rangée des gradins, il vit surgir le brancard qui portait le corps entièrement recouvert, ainsi que le visage.

Chaque course, les équipes sont en alerte, avec la fièvre des sponsors, avec la vitesse qui prend la vie à bras le corps. Il le savait : elle exécute le temps dans les fractions de secondes où nous passons. Chaque geste se cramponne, électrisé, sur la diagonale du fou, où le bolide doit tout maitriser. Tout se tient et s'ébranle dans une maquette d'espace et de temps vertigineuse où la vie et la mort s'exacerbent dans ses dimensions minimales.

EXTRAIT

Le soleil est une boule rouge.

Avant son coucher, au paroxysme de son rouge, il se plaque contre les paysages solitaires et prestigieux.

La Côte d'Azur, subitement vide, insolente. Son bleu catapulté dans la violence de ce rouge.

La vie, sa rage et l'appel de la mort.

EXTRAIT

EXTRAIT

Sans plus réfléchir, il courut rejoindre le bas-côté de la piste et se trouva à quelques mètres de Lev.

Son dos, nerveux et musclé, se laissait deviner sous sa veste de soie.

Il s'approcha d'elle, fébrilement, sans comprendre. Ses yeux d'enfant, ses yeux d'appel et d'eau.

Il prononça juste ces mots d'un timbre de voix qu'il ne reconnut pas :

– *Je suis Jan… j'entrainais Johnny, il y a des années… je…*

Elle ne comprit pas, ne l'entendit pas. Elle se tourna vers lui les yeux baignés de larmes comme si ses mots s'évaporaient dans un souvenir. Elle passa mécaniquement une main dans la masse de ses cheveux pour replacer ses longues mèches de vent sur le front qui lui brouillaient la vue. Puis, comme si elle donnait soudainement la réplique, elle se tourna un peu plus vers lui et murmura :

– *Ah, vous le connaissiez…*

Elle s'accrochait aux bords d'une terre inconnue et ployait dans le ciel incendié.

EXTRAIT

– *Je vous accompagne, voulez-vous ?* dit-il brusquement.

– *Ah, mais… pourquoi* ? répliqua-t-elle machinalement… *Enfin, je veux dire… non, ce n'est pas la peine. Je monte avec eux*, reprit-elle en indiquant l'équipe de secours.

– *On les suit si vous voulez… ce sera mieux pour vous…*

Elle l'interrompit dans le labour du vide :

– *Mais… pourquoi… vous…*

– *Rassurez-vous. Je suis un ami de jeunesse. Je l'entrainais… avant.*

– *Alors, pourquoi seulement maintenant… seulement aujourd'hui* ?

– *Je voulais lui faire la surprise.*

Il n'osa poursuivre tant la densité de son regard l'irradia.

Elle se leva d'un bond et partit en direction de l'équipe de secours.

L'équipe, prête, technique. Maîtrise des gestes, ouverture des portes, transport du brancard, fermeture des portes, chaîne humaine au même rythme, corps enseveli sous la couverture en aluminium, vrombissement du moteur, voix noyées dans la poussière transformée en boules de plomb crevant l'air chaud.

EXTRAIT

Jan pensa à *ces sensations, à ce que ça fait… on ne sait même pas qu'on est dans la spirale… tu quittes la réalité ; le sol sur lequel tu roules devient ciel. C'est comme un paysage nouveau, instantané… la mémoire, elle s'écroule d'un coup, comme ça… c'est seulement les jours qui suivent que ça revient. Le bruit, les bruits, les coups. Le goût du bitume dans la bouche. Le gris. Tout ce gris dans les yeux, la tête. Le corps, son bruit. Le coup qui se poursuit quand la tête rebondit. Tu ne le sais pas, ce coup que tu sentiras après encore. Seulement après, tu t'en souviens. Le bruit des tôles empilées, les cris, les freins qui crissent, le froid sur le corps, dans les os. La mémoire ne pardonne rien. Une fois qu'elle est revenue, elle te perfore le cerveau chaque minute. On ne trouve plus les mots non plus. Personne n'est là pour les trouver, parfois on ne sait même plus les dire et un jour ils se réveillent, par bouts et tous les traumatismes du corps, de la tête reviennent, les images finissent par faire revenir les mots. Comme quand on a mal partout, on se dit qu'il doit bien y avoir des outils pour chaque partie du corps, pour*

EXTRAIT

chaque douleur, chaque point nouveau qui se réveille. Après c'est le grand écart, un saut dans le temps. On oublie tout ou à moitié. Peut-être que c'est ça, Johnny, tu as senti ça quand tu as été blackboulé avec ton bolide… Un coup de chaud, dans le cœur, dans la tête… mais on s'en sort… on s'en sort des tôles froissées, hein… jt'avais appris à les maîtriser les bolides, tu t'en souviens ?… c'est ce que tu voulais en premier, être l'as de la machine, qu'elles n'aient plus de secret pour toi… tout petit, tu m'avais raconté ce truc en toi. T'as jamais perdu de vue ce qui te tenait dans la vie : gagner. Dépasser… Alors, je suis venu te voir après… après le silence… je savais que c'était ta dernière compétition, je connais l'âge des vétérans en circuit… J'ai mis un cache sur ces années sans… bref, tu sais, on a un mauvais goût qui revient de temps en temps et on oublie… sauf que je n'ai jamais oublié. Ça s'accroche sans qu'on le veuille, ce qu'on ne doit pas oublier. Et puis, ma maison est là, alors… j'ai pensé à tes vingt ans de fougue… c'est seulement à ça que j'ai pensé… c'est ce qui m'a déterminé à venir… tu comprends, le matador ? J'étais pas forcément venu pour te parler mais pour te voir… pour voir comme tu avais grandi, mûri peut-être… je l'espère pour toi… oui, car parler… j'sais pas si t'as appris à parler juste, depuis ce jour… tu m'avais tellement lassé pour ne pas dire… écœuré… de tes écarts de langage… J'suis gentil quand je dis ça, non ?… écœuré, oui, de ce qui sortait de toi… Mais j'ai fermé le chapitre. Pour te voir. Venir

EXTRAIT

à ta rencontre. Alors, tu vas t'en remettre de ce petit choc, hein ? Tu l'as dominé jusqu'au bout ton bolide de Ferrari, j'ai bien vu. Il fait chaud maintenant. Tu ouvriras les yeux un peu plus tard…

Les images de ce fracas s'imprégnèrent bizarrement de la couleur rouge caroubier et bombardèrent l'air comme des sifflets à retentissement.

EXTRAIT

EXTRAIT

Des heures, il vit son corps, souple, félin, se hisser sur la plate-forme. Des heures, il voyagea dans son visage d'enfant effaré.

EXTRAIT

EXTRAIT

« Le monde n'a pas de nom, dit-il. Les noms des collines et des sierras et des déserts n'existent que sur les cartes. On leur donne des noms de peur de s'égarer en chemin. Mais c'est parce qu'on s'est déjà égaré qu'on leur a donné ces noms. Le monde ne peut pas se perdre. Mais nous, nous le pouvons »[3]

La route.

La route large, de plus en plus. Le goudron fond dans la lumière poussiéreuse crachée des camions qui s'étale jusqu'au port.

C'est une route comme la mer, sans rive, à l'infini, un chemin pour se perdre sur d'autres routes avec un vent de disparition, chaud, moite.

Elle ne regardait rien. Comme si elle avait appris depuis toujours à apprivoiser ce qui périt, le ciel déjà fané, à se laisser envahir par l'éternité du soleil, à ployer sous la canicule, à se laisser envahir par l'incandescence de cette terre.

---

[3] *Le Grand Passage*, Cormac MacCarthy, éd. de L'Olivier, 1997

EXTRAIT

A l'intérieur de la camionnette, le bruit-tympan de l'aluminium s'accrochait à son cerveau. Au fond des mirages de chaleur qui fondaient en halos sur la route, les visages de Johnny et de Jan semblaient se confondre. Elle ne parvenait pas à les distinguer en cet instant et les images superposées explosaient dans sa mémoire toxique.

Lev n'était plus que choc.

Comme l'hiver et sa dévastation, elle n'avait plus de force vitale, comme si on avait pompé tout ce qui pouvait faire circuit de vie. Le choc concentrait ses terreurs, sa solitude reçue comme une gifle.

Dans les couloirs de l'hôpital, il lui fallait revenir de ce choc comme d'un K.O. et d'un jour-nuit interminable sans bord, sans sommeil, sans vie, élastique et mou. Revenir de ce silence aseptisé où sa vision s'était rétrécie jusqu'à la disparition de tout.

Elle demeura hébétée une partie de cette nuit recroquevillée, engourdie de veille puis débordante dans le temps qui se réverbérait dans le noir, en vasque.

Elle pensait entrer dans une nuit totale jusqu'à l'effraction d'une lumière neuve de printemps, un jour.

Elle se leva, arpenta les couloirs, regarda par les grandes vitres dans la violence silencieuse de ce noir plaqué sur l'horizon.

La nuit s'enrichissait de ses heures qui se donnaient à elle. Elle exauçait ses sortilèges de

EXTRAIT